



Nuits d'été

Théophile Gautier, *La comédie de la mort* [1838]

Hector Berlioz, *op. 7* [1834-1841]

1. Villanelle

Quand viendra la saison nouvelle,
Quand auront disparu les froids,
Tous les deux, nous irons, ma belle,
Pour cueillir le muguet aux bois;
Sous nos pieds égrenant les perles
Que l'on voit, au matin trembler,
Nous irons écouter les merles
Siffler.

Le printemps est venu, ma belle;
C'est le mois des amants béni;
Et l'oiseau, satinant son aile,
Dit ses vers au rebord du nid.
Oh ! viens donc sur ce banc de mousse
Pour parler de nos beaux amours,
Et dis-moi de ta voix si douce:
«Toujours !»

Loin, bien loin égarant nos courses,
Faisons fuir le lapin caché,
Et le daim au miroir des sources
Admirant son grand bois penché ;
Puis chez nous tout heureux, tout aises,
En paniers, enlaçant nos doigts,
Revenons rapportant des fraises
Des bois.

2. Le spectre de la rose

Soulève ta paupière close
Qu'effleure un songe virginal ;
Je suis le spectre d'une rose
Que tu portais hier au bal.
Tu me pris encore emperlée
Des pleurs d'argent de l'arrosoir,
Et, parmi la fête étoilée,
Tu me promenais tout le soir.

Ô toi qui de ma mort fus cause,
Sans que tu puisses le chasser,
Toutes les nuits mon spectre rose
À ton chevet viendra danser.
Mais ne crains rien, je ne réclame
Ni messe ni *De Profundis* ;
Ce léger parfum est mon âme,
Et j'arrive du Paradis.

Mon destin fut digne d'envie,
Et pour avoir un sort si beau,
Plus d'un aurait donné sa vie,
Car sur ton sein j'ai mon tombeau,
Et sur l'albâtre où je repose
Un poète avec un baiser
Écrivit : «Ci-gît une rose
Que tous les rois vont jalouser».

3. Sur les lagunes – Lamento

Ma belle amie est morte:
Je pleurerai toujours ;
Sous la tombe elle emporte
Mon âme et mes amours.
Dans le ciel, sans m'attendre,
Elle s'en retourna ;

L'ange qui l'emmena
Ne voulut pas me prendre.
Que mon sort es amer !
Ah ! sans amour, s'en aller sur la mer !

La blanche créature
Est couchée au cercueil.
Comme dans la nature
Tout me paraît en deuil !
La colombe oubliée
Pleure et songe à l'absent ;
Mon âme pleure et sent
Qu'elle est dépareillée.
Que mon sort est amer !
Ah ! sans amour, s'en aller sur la mer !

Sur moi la nuit immense
S'étend comme un linceul ;
Je chante ma romance
Que le ciel entend seul.
Ah ! comme elle était belle,
Et comme je l'aimais !
Je n'aimerai jamais
Une femme autant qu'elle.
Que mon sort est amer !
Ah ! sans amour, s'en aller sur la mer !

4. Absence

Reviens, reviens, ma bien-aimée !
Comme une fleur loin du soleil,
La fleur de ma vie est fermée,
Loin de ton sourire vermeil.

Entre nos cœurs quelle distance !
Tant d'espace entre nos baisers !
Ô sort amer ! ô dure absence !
Ô grands désirs inapaisés !

Reviens, reviens, ma bien-aimée, *etc.*

D'ici là-bas que de campagnes,
Que de villes et de hameaux,
Que de vallons et de montagnes,
À lasser le pied des chevaux !

Reviens, reviens, ma bien-aimée, *etc.*

5. Au cimetière – Clair de lune

Connaissez-vous la blanche tombe,
Où flotte avec un son plaintif
L'ombre d'un if ?
Sur l'if une pâle colombe,
Triste et seule au soleil couchant,
Chante son chant :

Un air maladivement tendre,
À la fois charmant et fatal,
Qui vous fait mal,
Et qu'on voudrait toujours entendre ;
Un air, comme en soupire aux cieus
L'ange amoureux.

On dirait que l'âme éveillée
Pleure sous terre à l'unisson
De la chanson,

Et du malheur d'être oubliée
Se plaint dans un roucoulement
Bien doucement.

Sur les ailes de la musique
On sent lentement revenir
Un souvenir ;
Une ombre, une forme angélique,
Passe dans un rayon tremblant,
En voile blanc.

Les belles-de-nuit demi-closes,
Jettent leur parfum faible et doux
Autour de vous,
Et le fantôme aux molles poses
Murmure en vous tendant les bras:
« Tu reviendras ? »

Oh ! jamais plus, près de la tombe,
Je n'irai, quand descend le soir
Au manteau noir,
Écouter la pâle colombe
Chanter sur la pointe de l'if
Son chant plaintif !

6. L'île inconnue

Dites, la jeune belle,
Où voulez-vous aller ?
La voile enfle son aile,
La brise va souffler !

L'aviron est d'ivoire,
Le pavillon de moire,
Le gouvernail d'or fin ;
J'ai pour lest une orange,
Pour voile une aile d'ange,
Pour mousse un séraphin.

Dites, la jeune belle !
Où voulez-vous aller ?
La voile enfle son aile,
La brise va souffler !

Est-ce dans la Baltique,
Dans la mer Pacifique,
Dans l'île de Java ?
Ou bien dans Norvège,
Cueillir la fleur de neige,
Ou la fleur d'Angsoka ?

Dites, la jeune belle,
Où voulez-vous aller ?

Menez-moi, dit la belle,
À la rive fidèle
Où l'on aime toujours.
Cette rive, ma chère,
On ne la connaît guère
Au pays des amours.

Où voulez-vous aller ?
La brise va souffler.

Mazurke

Louis Pomey (1831-1891)

Frédéric Chopin-Pauline Viardot

1. Seize Ans

Voici que j'ai seize ans,
On dit que je suis belle ;
Adieu, adieu, jeux innocents,
Le monde à lui m'appelle,
Quelle ivresse dans tous mes sens !
Toujours fête nouvelle !
J'entends, la nuit dans mon sommeil,
Chanter la valse que j'adore,
Et le matin, à mon réveil,
La valse chante encore.
Plus d'un amoureux
M'a dit pour vous je soupire;
Mais l'œil langoureux
Et l'air piteux
Me font rire – La la la la

Mais peut-être quelque jour,
Triste et pleurante sur moi-même,
Faudra-t-il dire à mon tour
Vous qui m'aimez, je vous aime !
Mais non, c'en est fait point d'amour !
La danse est ce que j'aime !
[Mazurka op. 50 n°2]

2. Plainte d'amour

Chère âme, sans toi j'expire,
Pourquoi taire ma douleur ?
Mes lèvres veulent sourire,
Mes yeux disent mon malheur.

Hélas ! Loin de toi j'expire,
Que ma cruelle peine,
De ton âme hautaine
Désarme la rigueur !

Cette nuit dans un rêve,
Je croyais te voir ;
Ah ! soudain la nuit s'achève,
Et s'enfuit l'espoir.

Je veux sourire, Hélas !
La mort est dans mon cœur.

[Mazurka op. 6 n°1]

3. Coquette

De n'aimer que toi,
Je donne ma foi,
Tra la la

Ô fille gentille ;
Mais ma fidèle ardeur
Tra la la

Ô fille gentille ,
Ne peut toucher ton cœur.

Si dans tes regards j'ai su lire,
Tu plains malgré toi mon martyr,
Mais d'amour que je meure,
C'est un deuil d'un jour ou d'une heure.
Ah ! je ne veux que toi,
Tu cherches pourquoi,
Tra la la

Fillette, coquette
Eh bien ! dis-moi comment,
Tra la la

Fillette, coquette,
Comment faire autrement.

Quand l'amour s'en vient nous
surprendre,

On veut d'abord lui résister,
Mais sa voix devient si tendre,
Qu'un jour il faut l'écouter.
Ah! Donc, si tu m'en crois
Accepte ma foi

Tra la la
Ô belle cruelle,
Et laisse-toi charmer,

Tra la la
Ô belle cruelle,
Par qui saura t'aimer.

[Mazurka op. 7 n°1]

4. L'oiselet

Le ciel est clair et l'air est doux,
Tout rit, tout jase autour de nous ;
Toi seul, ô mon pauvre oiselet,
Toi seul languis triste et muet.

Le printemps qui tout ranime
De nos monts verdit la cime ;
De la brise matinale
Un parfum d'amour s'exhale,

Aux champs, dans le secret des bois,
Tout ce qui vit dit à la fois
Le mot que la nuit dit au jour,
Le mot charmant, le mot d'amour.

Ah! assise loin de son troupeau,
Et le suivant d'un œil rêveur,
Chloé ne sait quel feu nouveau
Soudain s'allume dans son cœur.

Mais toi l'on ne peut te charmer,
Tu fuis le doux plaisir d'aimer.
Celui de qui tu plains les maux
Gémit captif sous les barreaux.

Adieu ! l'amour et la gaîté
Pour qui n'a pas la liberté.

[Mazurka op. 68 n°2]

5. Séparation

Pars, et nous oublie ;
Ne suis point mes pas.
Reste, ô mon amie,
Ou je suivrai tes pas.

Fortune ennemie
M'arrache de tes bras,
Mon cœur, ma vie
S'en vont quand tu t'en vas.

En vain m'implore
Celui qui j'adore ;
Celui qui m'adore
J'avais su le charmer.

Les Dieux qui, pour charmer,
T'ont fait naître si belle
Ne veulent pas, cruelle,
Que ton cœur sache aimer.

6. Faible cœur !

Prépare-toi, faible cœur,
À l'angoisse, à la douleur,
Puisqu'il te plaît de rêver
Ce qui ne peut arriver.
De mon mal dois-je parler ?
Ou dois-je en faire un mystère ?
Je crains de le révéler,
Mais je meurs de me taire!
De mon mal dois-je parler?
Ah! Je meurs de me taire,
Mais je tremble d'en parler.
Jamais cœur plein de tendresse
N'éprouva tant de tristesse !
Que l'espoir me berce une heure,
Et pendant des mois je pleure,
Tout un siècle de tourments
Suit les courts et doux moments!

Prends pitié mon Dieu, j'expire,
Vivre passe mon pouvoir.
C'est souffrir trop long martyr,
Que de vivre sans espoir !
Dieu, fais grâce, car j'expire...
Ah! Tais-toi mon cœur,
Souffre et meurs de douleur !

7. Berceuse

Enfant, cède au sommeil qui ferme
ta paupière,
Je suis auprès de toi, priant Dieu pour
l'absent,
Goûte d'un doux repos le charme bien
faisant,
Et près de ton berceau, ne cherche pas
ton père.

Depuis qu'il est parti défendre sa patrie,
Au seuil désert je viens l'attendre dès
l'aurore.

Et debout sur le seuil, le soir me trouve
encore !

Hélas ! l'espoir a fui mon âme
endolorie !

[Mazurka op. 33 n°3]

Denia Mazzola Gavazzeni
soprano

Margherita Colombo
pianoforte